

Claude-Henri Rocquet au Théâtre-Poème¹

Monique Dorsel²

Il vint pour la première fois au Théâtre-Poème en 1993, le 19 février. C'était un vendredi soir. Tel un prophète à l'allure olympienne, à la barbe généreuse, il venait nous parler de Créon, Hérode, Égisthe – ou la figure du roi misérable. C'était dans le cadre du spectacle *Les Antigones* de Philippe Panier que j'avais mis en scène. Rencontre décisive car immédiatement inscrite au cœur du texte et de la scène. Ce fut très vite la lecture et plus tard la mise à la scène de son poème théâtral « *Le Livre des sept jardins* » où avec toute la magie de son verbe, Claude-Henri Rocquet évoquait les figures de Merlin, Médée, Perséphone, Eumée, Nausicaa d'Ithaque, Pénélope, Ulysse...

En fait, il est de ces écrivains qui, dès leur apparition, se font compagnons de route, comme si une même aventure allait nous lier à jamais. Il était évident que c'était de l'ordre du poème et de celui du théâtre, car recevoir Claude-Henri Rocquet, c'était recevoir le poète, c'était aussi accueillir le dramaturge. Poème et théâtre ne font qu'un chez lui, c'est le poète qui écrit du théâtre, c'est l'homme de théâtre qui gère en formes scéniques, en personnages de feu et de sang ce poème qui surgit de chaque mot qu'il trace. Il est un explorateur de songes, de rêves. Il a compris que la langue du songe peut être une merveilleuse arme de subversion,

¹ Copyright Monique Dorsel, 2010.

² Monique Dorsel a fondé le « Théâtre-Poème », en 1967 et *Le Mensuel littéraire et poétique* en 1968. Directrice de théâtre, Metteur en scène, Comédienne, Lectrice.

que pour réveiller les forces vives de l'être il faut remonter dans les mémoires lointaines du temps. Le poète est tout écriture, l'homme de théâtre est regard, vision. Il est le texte fantasmé, il est la révélation visuelle et sonore de l'écriture, il est le mot mis en bouche, en corps, dans toute sa résonance de chair, de souffle, de pensée. Mais il y avait encore autre chose qui se jouait avec ce poète, cet homme de théâtre, c'était son rapport au mythe. Et ceci au-delà même de sa personne physique qui semblait apparaître comme une figure réincarnée issue en droite ligne de la Bible. Non, il s'agissait bien de cet écrivain qui pour tenter de comprendre les massacres d'aujourd'hui, retournait interroger la Bible, les mythes antiques... Je l'invitai à venir voir notre spectacle, *Sophocle, la nuit*, il parla de Sarajevo, de New York, du pouvoir des puissants et se livra à un entretien sur le thème : *Mythe et autobiographie : le masque aux lèvres nues*. Et il écrira un texte magnifique sur ce spectacle, sur le Théâtre-Poème, qui paraîtra dans *Le Mensuel littéraire et poétique* n° 218 – mai 1994 : « J'écris ces quelques lignes dans le train qui me ramène de Bruxelles à Paris. Je ne sais si j'arriverai à me relire : à cause du tremblement du train. Hier, la dernière de *Sophocle, la nuit*, au Théâtre-Poème, rue d'Écosse. Texte de Philippe Panier, scénographie de Walid Aouni. Cela ne sera plus, pour longtemps, peut-être pour toujours, qu'un souvenir. Étrange lieu que ce Théâtre-Poème. Est-ce que ce fut jadis un atelier de ferronnerie, une espèce de forge ? Les murs de brique sont peints en noir. La scène, qui n'est que l'espace du jeu, semble, au cours de la représentation s'approfondir à l'infini. L'espace réel demeure toujours réel, et pauvre. Mais dans ce lieu qui toujours me fait penser à New York, à son underground, chaque soir la cérémonie magique s'accomplit. Magique : je suis bien obligé

d'employer ce mot. Alors, sur n'importe quel lit, dans n'importe quelle chambre, dans le noir indifférent du sommeil, peut naître le chef-d'œuvre tragique ou fabuleux dont quelques-uns – Sophocle – sont les hauts serviteurs, les pauvres serviteurs.

L'ancienne fabrique se creuse comme un songe. Le lit s'est fait portique, estrade. Un rideau rouge qui tombe dit tout le sang et toute la royauté. Une fumée qui monte est le voile des enfers, leur chemin. Ce n'est pas Monique Dorsel qui paraît en Jocaste. C'est Jocaste qui paraît telle que nous ne l'avons jamais vue, telle qu'elle fut, certainement. Nous sommes devenus les témoins de ce qui n'eut d'autres témoins que les acteurs eux-mêmes, la mère et le fils, l'amante et l'amant, le couple. Les dieux invisibles les regardaient se découvrir. Œdipe, en s'en allant, dit à Jocaste son amour. Jocaste dit sa haine des dieux qui ont mêlé la faute avec l'immense amour : détruisons ces temples. »

Il faut dire ici que *Le Mensuel littéraire et poétique*, c'était le journal du Théâtre-Poème. Ce qui signifiait que pour notre poète, ce Théâtre-Poème réunissait tous ses potentiels de rêve : une scène de théâtre, des lieux de parole, d'entretiens, un journal mensuel – où de temps en temps écrire – et même un festival d'été !

Ce cher Claude-Henri Rocquet, je l'ai convoqué toutes les fois qu'une figure mythique se trouvait à l'affiche du Théâtre-Poème. Il fut des nôtres autour de Cassandre et participa à une table ronde notamment avec Claude Mettra. À cette occasion, il publia un long article dans *Le Mensuel* 271 de juin 1999 et dont il écrit entre autres : « Cassandre est le lien charnel et spirituel entre le dieu solaire et la terre humaine. Qui la viole, viole le sol sacré, ancestral. Qui la viole, attente au divin.

Et c'est la figure même de la femme, parmi toutes les femmes dont les soldats, les hommes, se jouent... La représentation de la folie, par l'effroi confus qu'elle inspire, chez le spectateur, et par l'écart qu'elle creuse au centre de la scène, parmi témoins et personnages, la folie est l'un des accents forts de la dramaturgie. »

En avril 1998, nous faisons au Théâtre-Poème une *Salomé*, un opéra verbal d'après Oscar Wilde dans une dramaturgie et mise en scène de Thomas de Mallet Burgess. *Une distribution de feu, de sang et de rêve où chacun des protagonistes assume, dans une perfection de présence et de nuances, une partition verbale dépouillée comme du Maeterlinck, dense comme du Shakespeare. Un spectacle qui troue les murs et les esprits, comme l'écrivait Luc Norin dans La Libre Belgique.*

À travers le propos *La hantise de Salomé* : « *mythanalyse* » Claude-Henri Rocquet tenta de montrer comment, à la fin du siècle dernier, se forme, s'invente, dans la peinture et la littérature, la figure de Salomé. La hantise de Salomé pouvait ainsi nous éclairer sur la question de la modernité.

En 2001, j'ai proposé à Jean Gillibert de mettre en scène un spectacle, qui aurait pu s'intituler *Les Médées*. Car il s'appuyait principalement sur la *Médée* d'Euripide, dans la très belle traduction de Jean Gillibert mais il y avait aussi celles de Sénèque, de Corneille ainsi que quelques *Médées* modernes, celles de Pierre Silvain, de Christa Wolf et celle de Claude-Henri Rocquet. Chez ce dernier : *Médée est la jeune fille effrayée et fascinée par son sang, – par le sang*. Dans ce cadre, Claude-Henri Rocquet nous parla de *Médée ou l'horreur absolue*.

Luc Norin n'avait-elle pas écrit dans *La Libre Belgique* : *Toutes les Médée sont terribles à écouter*. Et plus

loin : *C'est un ballet verbal et visuel, où les attitudes, les mouvements, les arrêts sur image sont rigoureusement réglés. Monique Dorsel y révèle un extraordinaire tempérament de tragédienne. Fabienne Crommelynck, Alexa Doctorow modulent à l'envi les visages inattendus de Médée. Ce spectacle est beau, grave, porteur de questionnements aléatoires. Par exemple : qu'est-ce qu'une femme à notre époque? Comment sacrifions-nous aujourd'hui nos enfants ? À voir, absolument.* Mais que jamais cette fidélité à la figure du mythe, dont toujours Claude-Henri Rocquet témoigne, ne nous autorise à douter de son ancrage dans la vie d'aujourd'hui *car, insiste-t-il, il n'est d'urgence que dans notre vie contemporaine et toute mémoire, si lointaine soit-elle, ne nous parle qu'à travers notre réalité actuelle.* C'est que son rapport au monde, il le réajuste sans cesse. Tout s'inscrit à la scène comme une sorte de rêve.

Ce qui devait à jamais souder la relation de Claude-Henri Rocquet au Théâtre-Poème, n'aura-ce pas été la création en novembre 1995, au Mandapa, 6 rue Wurtz, à 75013 Paris, pour une série de trois semaines, de son magnifique poème scénique *Le Livre des sept jardins*, interprété par Monique Dorsel, Laurence Vielle, Franck Dacquain et Jean Mourat, dans une coréalisation de Monique Dorset et Yves Bical.

Une parole circulant d'un mythe à l'autre, portée par quatre voix à la fois contemporaines et intemporelles car toute figure mythique traverse le temps et, à chaque âge du monde, donne sens nouveau au réel. Chaque temporalité renouvelle l'interprétation de ses mythes qui sans cesse semblent disparaître pour renaître et se parer d'autres variantes. La parole est ici maîtresse car essentielle, détentrice de tout un imaginaire si inouï qu'il en devient non représentable. Il s'agit donc d'un théâtre où la parole est

magie, faite chair par le corps et la voix de l'acteur, surgie du néant de la mémoire du temps.

« *Je vois dans ces jardins l'entrelacs de nos vertiges et de notre élan, les dangers qu'il nous faut conjurer. La folie, les folies, les poisons et les drogues, les venimeuses rêveries, les magies et le désir de puissance, toutes sortes d'illusions, la violence, la haine de soi. Sept jardins, sept pas, quatre voix, diverses figures, divers personnages : nous ne rêvons jamais que de nous-même.* » (C.-H. Rocquet, *Le Livre des sept jardins*, éd. de l'ambedui).

Dans *La Revue générale* de mars 1997, Claire Leuris écrit : *Des thèmes essentiels de vie et de mort, d'amour et de jalousie s'incarnent en quatre voix, prennent corps en quatre comédiens.* Richard Blin lui consacra aussi sa chronique qui parut dans *Le Mensuel littéraire et poétique* n° 238 de mars 1996.

La création de ce spectacle fut l'occasion de nombreuses rencontres. À Bruxelles, j'organisai autour d'une table ronde sur le thème des contes, des mythes et des légendes. Y participèrent des spécialistes de chez nous comme Albert Doppagne et Claire Anne Magnès et aussi Salah Stétié qui vint nous parler du jardin de l'Islam, Claude Gaignebet du conte et du temps. Claude-Henri Rocquet prit comme sujet : *Archétype et invention* tandis que Claude Mettra, avec sa ferveur habituelle, nous entraîna dans toute la magie de la tradition celtique. Claude Mettra fut aussi des nôtres à Paris, ainsi que Salah Stétié et la psychanalyste Monique Schneider.

Mais peut-être faut-il évoquer ici un autre moment de cette aventure que fut cette rencontre de Claude-Henri Rocquet avec le Théâtre-Poème : à Paris, dans la Salle des Congrès des P.T.T., la re-création des *Serres chaudes* de Maurice Maeterlinck. C'est que créées en 1979 au Théâtre-

Poème, ces *Serres chaudes* s'inscrivaient dans la mémoire des spectateurs comme un des plus beaux spectacles de la rue d'Écosse. Des amis français, dont Serge Fauchereau et Philippe Soupault, avaient souhaité faire partager au public parisien l'enchantement de cette réalisation. L'enthousiasme de Claude-Henri Rocquet fut magnifique. Il intitula son article : *L'intelligence et la merveille*. Et le regard qu'il porte sur le spectacle nous donne à la fois à entendre son propre rapport à la scène : ... *Le théâtre est-il d'abord cérémonie et vision ? D'abord une parole, un chant ? S'il est une parole, c'est la parole de quelqu'un, et qui s'adresse à quelqu'un d'autre, à nous tous. Qui parle ? qui parle en ces poèmes ? Le premier basculement, la première invention de Monique Dorsel, l'intuition révélatrice, c'est d'entendre le texte au féminin, au féminin pluriel. Ce sont cinq voix de femmes qui parlent, c'est leur âme. Le poème devient partition, polyphonie. Et les voix sont personnages ... L'essence du théâtre est peut-être dans la cérémonie, le rite – non la représentation du rite, mais dans le rite même de l'acte théâtral. On croit participer à une représentation – et certes il s'agit du jeu du monde et du récit visible de notre vie, de son abîme. Mais le feu qui brûle et nous éclaire n'est pas la représentation du feu : c'est le feu. ... Quand je repense aux Serres chaudes du Théâtre-Poème, j'admire le subtil réseau de pensées dont il procède ou qu'il suppose. Mais dans le don même du spectacle, tout s'accomplit comme dicté par la seule inspiration. Il appartient aux grandes œuvres d'unir ainsi l'intelligence et la merveille.* (Mars 1995)

Peut-être faut-il saluer ici la qualité du critique dramatique qu'est Claude-Henri Rocquet, lui qui ne le fut jamais que dans *Le Mensuel littéraire et poétique*. On lui connaissait cette qualité au niveau des lettres, des arts

plastiques. Comme quoi, c'est la qualité de l'écrivain et de l'homme de théâtre qui en fait un magnifique critique.

Le spectacle *Les Serres chaudes* fut l'objet d'un colloque et d'une série d'entretiens autour de Maeterlinck et du Symbolisme, au cours desquels Claude-Henri Rocquet parla de *Maeterlinck et Kandinsky ou la dramaturgie du songe*. Mais il y eut aussi cette sorte de pèlerinage, un dimanche de mai, où à Saint-Amand, au bord de cet Escaut si cher à Verhaeren, on retrouva le Tombeau de Marthe et Émile Verhaeren et où la visite du musée de ce dernier se termina par un convivial déjeuner aux anguilles au vert.

En 2006, à la neuvième édition des « Scènes à Seneffe », le Festival d'été du Théâtre-Poème, Claude-Henri Rocquet fut à nouveau des nôtres avec une adaptation de la *Jeanne d'Arc* de Maurice Maeterlinck, qui avait été mise en scène par Pierre Pirol. Un théâtre intense mais stylisé qui ne perd pas un temps précieux à rechercher le réalisme.

On n'en finira pas d'évoquer ces passionnants rendez-vous avec le poète dramaturge Claude-Henri Rocquet. J'avais mis à l'affiche du Théâtre-Poème le *Don Juan* d'O.V. de L. Milosz, dans une mise en scène de Gérard Le Fur. Il nous présenta *El Burlador de Sevilla*, de Tirso de Molina dont il avait signé l'adaptation française avec Maurice Clavel. Il s'agit d'une adaptation à la fois fidèle – littérale parfois – et libre, rêvée, inventée. Un texte tantôt en vers de sept syllabes, tantôt en prose ou en versets. Un coup de cœur de Claude-Henri Rocquet pour la mise à la scène de Michel de Maulne, à la Maison de la Poésie de Paris, d'*Aurélia* de Gérard de Nerval et c'était un article dans *Le Mensuel littéraire et poétique* n° 247 : *Et la dernière ligne évoque la descente aux enfers. L'Œuvre est le*

fil de sang du labyrinthe où l'homme croyait se perdre et mourir. (C.-H. R.)

Faut-il rappeler toutes les autres rencontres... celles autour de son travail de poète, comme à l'occasion de la parution aux éditions de Corlevour, de *Chemin de parole*, laquelle fut suivie par la lecture-spectacle de *Lazare*. Ou, dans le cadre du Printemps des Poètes, la présentation de son livre *Polyptyque de Noël*, paru aux éditions Ad Solem. Jean Tordeur n'avait-il pas écrit à propos de son recueil de poèmes et de proses *l'auberge des vagues : Une écriture intensément lyrique et visionnaire, un pèlerinage aux sources d'une enfance aux côtés des grandes statues mythiques*.

À l'occasion de la parution, chez Desclée de Brouwer, de son *Ruysbroeck l'admirable*, c'est l'essayiste qui fut interviewé par Luc Norin.

Mais ce poète des mythes et des songes est intensément celui du regard. Émile Lanc le soulignait dans sa chronique parue dans *Le Mensuel littéraire et poétique* n° 217 – décembre 1993, à propos de l'essai *Bruegel, la ferveur des hivers* (Paris, Mame, 1993) : « Voici une analyse de l'œuvre de Bruegel qui n'est pas celle d'un historien, mais d'un poète. Peut-être Claude-Henri Rocquet va-t-il davantage ici au cœur des choses. Il rend aussi à ce grand peintre son humanisme. Ce *Bruegel* est un hymne à la gloire de ce peintre. Claude-Henri Rocquet a, comme son modèle, la même façon de voir, de rêver le monde à vol d'oiseau. Il nous aide à découvrir, dans son œuvre, ce sens du spirituel qui n'apparaît qu'à ceux qui ont des yeux pour voir. L'hymne d'un poète dévoré d'admiration pour cet artiste – dire qu'on l'avait surnommé Bruegel le drôle ! – dont il nous dépeint si bien la vue : *c'est le regard d'un ange qu'il eut pour peindre ainsi la terre.* »

En 2008, ce magnifique entretien avec Luc Norin et moi-même, à l'occasion de la publication aux éditions Buchet-Chastel de son essai *Goya*, cette prodigieuse biographie dont Claude-Henri Rocquet dégage la fascinante actualité. Faut-il le dire, chaque rendez-vous fut celui d'une fête, une fête des mots, une fête de l'amitié et de la convivialité. C'était bien le pari que faisait chaque jour le Théâtre-Poème, celui de ne pas proposer des conférences, mais autour d'un sujet, d'une œuvre, inviter un écrivain, un philosophe, un créateur à simplement parler. D'où ces moments de grâce où Claude-Henri Rocquet venait s'interroger sur son propre travail, se mettant à cerner au plus près le fil de sa pensée. D'où une immédiate empathie avec le public présent et des moments d'exception faits de dialogues, d'échanges, de partages et naturellement des amitiés soudaines générant de nouvelles aventures. À chaque rendez-vous, en ce lieu ou plus d'une fois en dehors, nous nous sommes ainsi retrouvés à refaire le monde, à poursuivre cette conversation qui commença en 1993, au Théâtre-Poème, au cœur d'un rêve qui ne peut s'achever, la force du désir et du songe devant survivre à toutes les vicissitudes du monde.